

Axes majeurs et développements récents de l'anthropologie au Québec

Claude Bariteau and Serge Genest

Volume 11, Number 3, 1987

Une discipline, des histoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006441ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bariteau, C. & Genest, S. (1987). Axes majeurs et développements récents de l'anthropologie au Québec. *Anthropologie et Sociétés*, 11(3), 117–141.
<https://doi.org/10.7202/006441ar>

Article abstract

Anthropology in Québec: Major Orientations and Recent Developments
Anthropology in Québec has developed chiefly within academic circles. Educated principally in American, British and French universities, most anthropologists have been rarely associated with Québec nationalism. However, their analyses of capitalist development in native or peasant populations and discrimination against women and minorities did favour collaboration with the political left. Their published research, though reflecting the major ongoing debates in Anthropology, has attracted little attention internationally. Since 1980, the main challenges facing Québec anthropologists has been to break out from the confines of their academic milieu and to achieve better international recognition.

Claude Bariteau et Serge Genest

AXES MAJEURS ET DÉVELOPPEMENTS RÉCENTS DE L'ANTHROPOLOGIE AU QUÉBEC



Claude Bariteau et Serge Genest

Les années 80 semblent marquer un tournant dans la pratique de l'anthropologie au Québec. Divers phénomènes se conjuguent et suscitent un questionnement annonciateur d'horizons nouveaux. Parmi ceux-ci, les principaux sont certes les seuils atteints dans l'embauche d'anthropologues dans les universités, un engouement marqué pour la recherche sur les populations discriminées de la société québécoise et l'intérêt grandissant pour la production et la réflexion anthropologiques même si la discipline demeure peu ou mal connue. Ces trois phénomènes ont enclenché un processus de transformations de l'anthropologie, tantôt en rupture, tantôt en continuité avec la période 1960-1980 décrite par Tremblay et Gold (1983).

Ces ruptures comme ces continuités annoncent-elles la consolidation d'une anthropologie québécoise qui demeure cependant ancrée dans les grands débats de cette discipline ? La réponse à cette question ne saurait provenir que de l'analyse comparée des pratiques d'ailleurs. Aussi, dans cet article, nous contenterons-nous d'éclairer sous un angle particulier ce qui, à nos yeux, constitue des repères signifiants, c'est-à-dire des repères qui peuvent révéler une prégnance particulière des anthropologues qui travaillent au Québec. Ainsi croyons-nous mettre en relief les contours d'une pratique qui, tout en demeurant arrimée à ce qui se forge ailleurs, traduit une certaine spécificité ne serait-ce qu'au travers des personnes impliquées, des lieux de formation et de pratiques, des thèmes de recherche, des publications et des collaborations.

Pour réaliser cette lecture des années 1980-1986, il est essentiel de tracer, avec des repères analogues dans la mesure du possible, ce qui s'est façonné antérieurement. Cette plongée dans un passé récent compose la première partie de l'article. Inspiré d'auteurs divers¹ qui l'ont abordé sous des angles particuliers, ce bref historique montrera, à l'aide de données inédites², que l'anthropologie au Québec s'est développée en concomitance avec la Révolution tranquille, qui a favorisé son essor en milieu universitaire. Elle fut

¹ Nous pensons, entre autres, à Tremblay et Gold (1976, 1983), Maranda (1983) et Salisbury (1976, 1983).

² Ces données concernent principalement les thèmes et les lieux de recherche des professeurs et des étudiants gradués, l'emploi de ces derniers, les publications des professeurs et les activités marquantes au sein des départements à l'étude.

également traversée par les courants théoriques majeurs qui se sont déployés dans l'après-guerre, notamment le structuralisme et le marxisme, et, jusqu'au tournant des années 80, elle est devenue un lieu de reproduction académique autour des thèmes de recherche privilégiés par les fondateurs de l'anthropologie au Québec. Aujourd'hui, la coupure avec les activités de ces derniers semble de plus en plus visible même si des préoccupations rejoignent l'esprit de l'époque. C'est du moins ce que nous illustrerons dans la deuxième partie de ce texte en attirant l'attention sur la diversité des intérêts de recherche des étudiants et des professeurs, deux révélateurs qui témoignent selon nous d'un désir pressant de percer dans des milieux nouveaux afin de maintenir la pertinence de l'anthropologie et sa faculté de former des spécialistes aptes à s'ajuster aux variations du marché du travail.

Ces idées ont pu prendre forme³ après une mise en relation des principaux repères utilisés (origine des enseignants, spécialisation de l'enseignement, champs de recherches, publications, emplois des diplômés, provenance des étudiants des 2e et 3e cycles) pour identifier ce qui nous semblait un tournant : au début des années 80, la société commence à se désintéresser de l'anthropologie, provoquant un blocage majeur dans les opportunités d'emploi. Nous⁴ les présentons sous cette forme non pas avec l'objectif d'établir une nouvelle périodisation – il y en a une sous-jacente à notre texte qui rejoint pour l'essentiel celle de Tremblay et Gold (1976, 1983) – mais plutôt en vue de souligner l'importance de ce moment charnière et de tenter d'identifier ce qui semble se dessiner au Québec en anthropologie, en jouant, à l'occasion, les interprètes aveugles qui voient ce qu'ils veulent bien voir.

☐ L'institutionnalisation de l'anthropologie au Québec

Le terme de loin le plus approprié pour qualifier globalement l'état de l'anthropologie au Québec avant le tournant des années 80 est probablement celui d'institutionnalisation. Celle-ci s'est étendue jusqu'au milieu des années 70 dans le monde universitaire et collégial et ce, de façon analogue dans les universités de langues française et anglaise, de telle sorte qu'au terme de ce processus, l'anthropologie s'est trouvée directement associée aux transformations qui ont marqué le monde de l'éducation au Québec.

Pourtant, même s'il devient très difficile aujourd'hui d'établir une filiation quelconque avec ce qui se fait dans le monde de l'éducation, ou encore avec l'activité muséale anthropologique, il n'en demeure pas moins que la plupart des premiers anthropologues à

³ Nous avons bénéficié d'une subvention du FCAR à cette fin, ce qui nous a permis de tirer avantage de la précieuse collaboration de Josée Thivierge qui, avec Christine Veilleux, a procédé à la collecte des données inédites de ce texte et, surtout, en a fait une analyse détaillée. Ces données proviennent en quasi totalité des lieux de formation des anthropologues, soit les départements des universités suivantes : Montréal, McGill, Laval et Concordia. Elles ont été colligées à partir des rapports annuels des curriculum vitae des professeurs et des textes divers présentant les activités (recherche, inscription et diplomation, subvention, etc.) de chaque université. Nous n'avons pas indiqué ces documents en bibliographie.

⁴ Les auteurs de ce texte enseignent à l'université Laval. Serge Genest s'intéresse à l'ethnomédecine et a réalisé des recherches en Afrique après avoir étudié en Angleterre et en France. Sa principale préoccupation de recherche concerne les bases sociales de la construction des savoirs et le pouvoir qui en découle. Claude Bariteau est un produit des universités de Montréal et de McGill. Après une recherche dans les Antilles françaises, l'analyse des enjeux du développement est devenue son centre d'intérêt et la société québécoise, son lieu de recherche.

s'intéresser aux populations du Québec ont été associés aux activités des musées. Sir William Dawson, géologue et recteur de l'université McGill, fut un pionnier d'envergure et ses collections sur les populations iroquoises, déposées au Redpath Museum de McGill, inspirèrent plusieurs recherches. L'œuvre anthropologique de Dawson n'a toutefois pas eu de suites immédiates. Il en fut de même de la monographie de Saint-Justin réalisée par Léon Gérin (1898), un disciple du chercheur français Frédéric Leplay.

D'autres filières muséales et universitaires ont contribué au foisonnement d'activités anthropologiques au Québec. La création du Musée national du Canada en 1910 n'est pas indépendante des travaux de Sapir sur les Iroquois ni de ceux de Barbeau auprès des Amérindiens du Québec et des populations villageoises francophones. Des musées (Smithsonian et Philadelphia) et des universités américaines (l'Université catholique de Washington et l'université de Chicago) ont aussi soutenu des recherches diverses sur des populations du Québec, telles celles de Speck, Cooper, Davidson ou encore celles plus connues de Junek (1937), Hughes (1938) et Miner (1939). Enfin, le Jardin botanique de Montréal, en finançant les travaux de Rousseau, contribua à la production d'une œuvre des plus originales traitant des populations amérindiennes du Québec (voir Tremblay et Thivierge 1986).

Les premiers pas de l'anthropologie au Québec ont débouché, par des voies diverses, en milieu universitaire. Lors de son séjour au Québec, Everett Hughes enseigna dans les trois principales universités et contribua ainsi à faire connaître des approches qui, aujourd'hui, sont utilisées par la plupart des anthropologues québécois bien qu'à l'époque elles fussent associées à la sociologie. Dès 1944, grâce à l'aide de Mgr Félix-Antoine Savard, Marius Barbeau créa les Archives de folklore à la faculté des lettres de l'université Laval. Il fut, à vrai dire, le premier anthropologue canadien français à œuvrer dans les universités québécoises⁵. Par la suite, alors qu'on continue de travailler dans les musées — Marcel Rioux et Jacques Rousseau⁶ ont séjourné au Musée national d'Ottawa —, l'enseignement de l'anthropologie pénètre davantage le milieu universitaire québécois.

À l'université McGill, l'enseignement de l'anthropologie débuta officiellement en 1947, facilité qu'il fut par des bourses d'études accordées aux vétérans. Mais c'est par le biais de la sociologie que cet enseignement démarra. William Kelly, un Américain, séjourna à McGill durant une année. Il fut remplacé par Fred Vogel pour une durée de trois ans. En 1951, Jacob Fried, un étudiant de Yale spécialisé en psychiatrie transculturelle, lui succéda. Philippe Garigue, jeune diplômé de la London School of Economics de Londres, se joignit à ce dernier en 1953, année où le département en devint un de sociologie et d'anthropologie. Ces deux professeurs entreprirent divers travaux sur le Québec, le premier auprès des populations autochtones, le second, auprès des populations canadiennes-françaises. À l'université Laval, l'intérêt pour les cultures amérindiennes et canadiennes-françaises à la faculté des lettres déboucha sur un enseignement caractérisé par des préoccupations axées sur la culture matérielle, davantage apparentées à la tradition des « arts et traditions populaires ». De fait, l'anthropologie, telle que définie en Amérique du Nord à l'époque, fut implantée au département de sociologie en 1958, longtemps après le séjour de Hughes. C'est d'ailleurs un disciple de ce

⁵ Luc Lacoursière, son disciple, poursuit son œuvre canadienne-française en s'inspirant de la tradition folkloriste que certains qualifient aujourd'hui d'ethnologie.

⁶ Rousseau fut directeur de la division d'histoire humaine du Musée national de 1956 à 1959, direction qu'il dut abandonner à la suite d'une polémique qui eut des échos politiques majeurs. Après un exil en France, il devint professeur à l'université Laval et fut rattaché au Centre d'études nordiques.

dernier, Jean-Charles Falardeau, alors directeur du département, qui ouvrit la porte à l'anthropologie en engageant, en 1956, Marc-Adélarde Tremblay, un étudiant d'Alexander Leighton⁷ diplômé de Cornell. Celui-ci enseigna l'anthropologie à Laval en 1958. À l'université de Montréal, au moment où Tremblay débutait à Laval, Guy Dubreuil, professeur au département de psychologie, dispensait depuis déjà cinq ans des cours d'anthropologie d'inspiration américaine.

L'ouverture à l'anthropologie en milieu universitaire québécois s'est effectuée de façon assez inégale. Au-delà du fait que les premiers professeurs, exception faite de Barbeau, aient été formés en anthropologie avec une spécialisation dans le champ de la psychologie, on peut noter que la pénétration de l'anthropologie passe par la sociologie à McGill et à Laval et qu'elle se concrétise dans les universités de langue française par l'embauche d'anthropologues locaux formés à l'extérieur du Québec. Ces traits originaux ont influencé l'expansion ultérieure de l'enseignement de l'anthropologie. Avec le recul du temps, il paraît quasi heureux qu'à l'université de Montréal, l'anthropologie ait été introduite grâce à la psychologie puisque les efforts de Guy Dubreuil ont amené très rapidement la création d'un département indépendant avec une orientation⁸ clairement différente de la sociologie. Ceci a eu des conséquences sur les frontières de la discipline car, peu de temps après la création, en 1961, du département de l'université de Montréal, à Laval le département de sociologie en est devenu un de sociologie et d'anthropologie. Par la suite, de façon quasi simultanée, deux départements autonomes d'anthropologie émergèrent, à McGill en 1969 et à Laval en 1970. Entre-temps, à l'université Sir George Williams, devenue aujourd'hui l'université Concordia, un département de sociologie et d'anthropologie avait été fondé en 1963.

Au sein de chaque département, l'expansion du corps professoral et des cohortes d'étudiants, la cristallisation de champs et d'intérêts de recherche contribuèrent de manière concomitante à façonner les contours et la spécificité de l'anthropologie pratiquée au Québec. Mais les traits distinctifs se sont manifestés à des moments différents dans chacune des unités. À l'université de Montréal comme à l'université McGill, les années 1960 à 1974 ont été déterminantes, tandis qu'à l'université Laval et à l'université Concordia, la période 1970-1977 a eu davantage d'impact.

Pour saisir ces signes particuliers, il est difficile de faire abstraction de certains points de repère. Nous pensons, entre autres, à l'intérêt grandissant pour l'anthropologie à un moment où la société québécoise — à travers la Révolution tranquille — s'ouvre au monde. Nous pensons, aussi, à la nécessité de répondre rapidement à cet intérêt par l'embauche de professeurs étrangers, le recours à des professeurs invités de haut calibre et le support à de jeunes anthropologues locaux pour assurer la relève. Nous pensons, enfin, à la crise des valeurs de la fin des années 60 qui, ici comme ailleurs, a contribué à questionner les orientations en cours et à favoriser des changements. Ces trois facteurs sont insuffisants pour cerner les méandres du développement de l'anthropologie au Québec dans les années 1960-1980. Toutefois, au-delà des colorations propres à chaque unité observée, ce sont eux qui expliquent l'évolution de l'anthropologie telle qu'elle se pratique au tournant des années 80.

⁷ Alexander H. Leighton, psychiatre et anthropologue, fut un pionnier des études en psychiatrie sociale et en anthropologie appliquée aux États-Unis.

⁸ Dès sa création, ce département fut conçu selon le modèle américain d'inspiration boasienne avec comme objectif l'intégration des quatre branches de l'anthropologie : l'archéologie, l'anthropologie physique, l'ethnologie et la linguistique.

À l'université de Montréal, la création du département d'anthropologie a favorisé la venue des professeurs Jean Benoist et Asen Balicksi, respectivement spécialisés en anthropologie biologique et en ethnologie, le premier davantage préoccupé par les Antilles françaises et le second par la culture traditionnelle des Inuit. Paul Tolstoy⁹, un archéologue formé aux États-Unis, et Lionel Vallée, un ethnologue intéressé par les Antilles se joindront à eux. Autour de ce noyau circulèrent plusieurs professeurs invités avant que ne soient intégrés d'anciens étudiants tels Frank Auger, un disciple de Benoist, et Norman Clairmont, un passionné d'anthropologie physique et de préhistoire. De nouvelles figures vinrent par la suite renforcer l'ethnologie : Gabriel Gagnon et Rémi Savard, l'anthropologie biologique : Jacques Gomila, tantôt développer un nouveau champ : Philip Smith en archéologie et Gillian Sankoff en ethnolinguistique. Le départ de Gagnon et le retrait temporaire de Savard dans un contexte de contestation et de conflits internes marqua le tournant des années 70. À ce moment, de nouveaux ethnologues s'associèrent au noyau de base : Bernard Bernier, Pierre Beaucage¹⁰, Jean-Claude Muller et Gérald Berthoud, les deux derniers ayant été choisis pour consolider les orientations africanistes qui avaient été assurées jusque-là par des professeurs invités et par Gagnon.

Ce regroupement de professeurs a façonné les lignes de force de ce département à un point tel que les ajouts ultérieurs furent justifiés principalement par la nécessité d'assurer la tradition ou de développer des champs identifiés comme en déséquilibre ou porteurs d'avenir. En regard des lieux de recherche, ces lignes de force furent : les Antilles, le Canada français, l'Afrique, les Inuit, l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Les champs d'étude privilégiés furent : l'anthropologie biologique, l'ethnologie, particulièrement l'organisation sociale, la parenté, l'économie, l'archéologie préhistorique et l'ethnolinguistique. Après l'intégration de Francis Forest en 1975, les nouveaux venus¹¹ – exception faite de Stanley Aléong qui avait remplacé Gillian Sankoff – se sont joints au département après 1980, pour combler les postes de Jean Benoist et de Jacques Gomila¹², ou pour répondre à la croissance des effectifs étudiants. Ces nouveaux professeurs sont majoritairement des Québécois francophones, ce qui n'était pas le cas au moment de l'ouverture du département et commençait à l'être à la fin des années 60 non sans susciter des débats parfois acerbés.

À l'université McGill, les mêmes difficultés de recrutement ont été rencontrées alors que l'enseignement de l'anthropologie connaissait un essor important. Aussi, les assises professorales de ce département en furent-elles marquées. Au début des années 60, Ronald Cohen, un africaniste torontois, s'est joint à Fried. Il fut remplacé par un autre africaniste, Peter Gutkind, en 1963. En 1962, Richard Salisbury, un Britannique formé aux États-Unis et en Australie, et Normand Chance, un Américain formé à Cornell, étaient embauchés. En 1964, Bruce Trigger, un Canadien diplômé de Toronto et de Yale, et Francis Henry, une Américaine issue de Harvard se joignirent à l'équipe initiale pour créer un programme de Ph.D. avec comme champs de spécialisation le changement social

⁹ Philippe Borduas a fait un bref séjour au département à la suite du départ temporaire de Tolstoy.

¹⁰ Pierre Beaucage était, à l'époque, à l'université Laval. Son départ pour Montréal ne fut pas indépendant du contexte qui prévalait alors à cette université.

¹¹ Nous pensons au primatologue Bernard Chapais et au paléontologue Keneth Jacobs qui sont venus consolider l'anthropologie physique, à Pierrette Thibault qui a comblé le départ de Stanley Aléong, à Deirdre Meintel qui a introduit la problématique féministe, à Michel Verdon, africaniste et spécialiste de la parenté et à Gilles Bibeau principalement intéressé par l'ethno-médecine et l'anthropologie appliquée.

¹² L'anthropologie biologique, qui était devenue un point de mire et un centre d'excellence dans ce département, eut à souffrir du départ de Jean Benoist et de la mort de Jacques Gomila.

et la psychiatrie transculturelle et comme lieux de recherche le Nord canadien, les Antilles, l'Afrique de l'Ouest et l'Asie du Sud¹³. En 1967 et 1968, d'autres professeurs furent engagés : Philip Salzman, Dan Aronson, Fumiko Ikawa-Smith, Peter Sindell¹⁴, John Janzen et Bernard Arcand, le premier Québécois. Les trois premiers sont toujours en poste. Salzman est un spécialiste des sociétés de pasteurs nomades au Moyen-Orient, Aronson des politiques ethniques au Nigeria et Ikawa-Smith de la formation de l'État d'un point de vue archéologique au Japon et en Asie de l'Est.

Au tournant des années 70, ce petit noyau de professeurs dirigea la moitié des Ph.D. de toutes les universités anglophones du Canada ! Cette performance, la création d'un département autonome en 1969, l'essor considérable qu'a connu le programme d'anthropologie du développement sous la direction de Richard Salisbury dans le sillon des recherches effectuées pour le projet de la Baie de James, les collaborations multiples avec les universités francophones¹⁵ comme les associations entre des professeurs de McGill et de Concordia sont des faits marquants à ce département jusqu'au milieu des années 70.

Durant cette période, trois nouveaux professeurs se joignirent à l'équipe de base : Jérôme Rousseau, un jeune chercheur préoccupé par l'analyse symbolique de l'Asie du Sud-Est, et deux diplômés de McGill : Carmen Lambert, spécialiste des études du Nord, et Donald Attwood, intéressé par les dimensions politiques et économiques du changement en Asie du Sud et par les régions de l'ouest de l'Inde. Entre 1975 et 1977, trois autres professeurs furent recrutés. Michael Bisson est un archéologue spécialisé dans les débuts de l'âge de fer en Afrique centrale. John Galaty s'intéresse aux rituels, aux cérémonies et à la construction de l'identité en Afrique. Lee Drummond, spécialiste des Antilles, s'intéresse aux changements de l'identité ethnique. Même si son poste est rattaché à la faculté de médecine, Margaret Lock demeure intimement associée aux activités du département par ses travaux sur les systèmes médicaux comparés, les études sur l'Asie, notamment le Japon, et l'idéologie.

Compte tenu des départs de Fried, Henry et Gutkind, l'équipe professorale n'est guère plus nombreuse qu'au tournant des années 70 puisqu'elle ne comprend que treize professeurs qui, inscrits de multiples façons au sein d'équipes¹⁶ de recherche, assurent un enseignement spécialisé en archéologie, en anthropologie symbolique et en anthropologie du développement. Canadiens anglais et Américains pour la plupart, ceux-ci s'inspirent des courants théoriques américains et britanniques et ont contribué à former bon nombre d'anthropologues québécois et canadiens en particulier en anthropologie du développement.

¹³ Les activités de recherche de ces professeurs furent facilitées de diverses façons : 1) par des fonds obtenus par le McGill Committee on Northern Research du ministère des Affaires indiennes et du Développement du Nord, 2) par la création en 1964 du Center for Developing Area Studies subventionné par Samuel Bronfman et la Ford Foundation, 3) par une association avec l'université de Montréal, celles de Brandeis et de Columbia ainsi que de l'University of the West Indies et le Research Institute for the Study of Man et 4) par des fonds en provenance du programme ARDA pour l'étude des Cris du Nord québécois.

¹⁴ Peter Sindell remplaça Normand Chance en 1968.

¹⁵ Ces collaborations se sont effectuées dans l'enseignement, dans la recherche aux Antilles et en Afrique, dans l'organisation de colloques sur les études amérindiennes, dans des liaisons de programme, etc.

¹⁶ Ces équipes ont pris racine autour de Salisbury en anthropologie du développement, de Trigger en archéologie, de Gutkind en anthropologie urbaine et de Galaty sur les sociétés pastorales d'Afrique de l'Est.

À l'université Laval, au moment de la création du département en 1970, cinq professeurs dispensaient des cours d'anthropologie : Marc-Adélarde Tremblay, Nancy Schmitz, Renaud Santerre, Paul Charest et Pierre Beaucage, tous issus du Québec à l'exception de Schmitz, une Américaine diplômée de l'université Laval, ce qui diffère grandement des contextes de McGill et de Montréal. D'emblée, ce département se spécialise, comme l'était déjà la section anthropologique au département conjoint avec la sociologie, dans le domaine de l'anthropologie sociale et culturelle, avec comme populations d'enquête : les Inuit, les Amérindiens et les francophones du Québec. Pionnier de l'enseignement de l'anthropologie, Tremblay a introduit à l'université Laval une tradition de terrain. La création de ce département coïncida avec le mouvement de contestation étudiante (voir Tremblay 1988) de 1968 et favorisa l'entrée massive d'étudiants – en 1970, on en comptait 69 alors qu'ils étaient au nombre de 497 en 1976 – et celle, consécutive, de professeurs. Les quatre professeurs réguliers de 1969 qui sont encore présents au département se sont retrouvés, en 1977, entourés de dix-sept nouveaux collègues majoritairement Québécois, mais diplômés des grandes universités françaises, américaines, britanniques et canadiennes.

Avec cette embauche massive de professeurs, le département d'anthropologie de l'université Laval est rapidement devenu le plus important regroupement d'anthropologues sociaux et culturels du Canada. Sans tradition fortement développée, à l'exception des études dirigées par Tremblay auprès des Acadiens, des francophones du Québec, des habitants de la Basse Côte-Nord et des Amérindiens ou celles, en Afrique, avec la participation de Doutreloux¹⁷, de nouvelles tendances s'affirmèrent et des lieux déjà investis furent renforcés. C'est ainsi que l'arrivée de Bernard Saladin d'Anglure en 1971, celle de Louis-Jacques Dorais en 1972 et celle de François Trudel en 1975 consolidèrent la recherche chez les Inuit prévue au moment de la création du département, alors que celle d'Yvan Simonis en 1973 et celle de Gerald McNulty en 1974 vinrent assurer l'essor des études amérindiennes¹⁸. L'engagement d'Yvan Breton en 1971 contribua à ouvrir une brèche dans les orientations prévues puisqu'il s'était fortement intéressé à l'Amérique centrale après avoir réalisé des recherches auprès des pêcheurs de la Basse Côte-Nord. Cette brèche s'élargit avec l'arrivée de Chantal Collard¹⁹, de Serge Genest et de Jean-Jacques Chalifoux, trois spécialistes de l'Afrique. Le département commença à se distancier des orientations qu'on lui avait définies, mais qui ne correspondaient pas aux intentions des premiers professeurs. Sous la direction d'Yvan Breton, cette distanciation s'affirma davantage avec l'arrivée de Pierre Maranda et d'Eric Schwimmer, des spécialistes reconnus de l'Indonésie et de la Mélanésie, de Bernard Arcand, un spécialiste de l'Amérique du Sud, de Pierre Durand et de Marie France Labrecque, deux spécialistes de l'Amérique centrale ainsi que de Mikhaël Elbaz et d'Huguette Dagenais, respectivement intéressés par les problèmes urbains au Moyen-Orient et en France. C'est aussi sous la direction de Breton que les recherches auprès des francophones du Québec furent renforcées par l'embauche de Claude Bariteau à la suite du départ de Gérald L. Gold et celle de Lise Pilon-Lê²⁰ dont les travaux étaient orientés vers l'agriculture québécoise.

17 Doutreloux séjourna à Laval de 1963 à 1969. Africaniste, sa venue avait pour but d'assurer un enseignement sur l'Afrique, enseignement dispensé antérieurement par des professeurs invités.

18 José Mailhot, de 1971 à 1972, et Roger Pothier, de 1972 à 1976, furent associés aux travaux auprès de ces populations.

19 Chantal Collard est maintenant professeure d'anthropologie à l'université Concordia. Son poste a récemment été comblé par l'embauche de Marie-Andrée Couillard, une spécialiste de l'Asie du Sud-Est.

20 Avec Pilon-Lê, Dagenais, Chalifoux et Bariteau, les Antilles devenaient un lieu d'intérêt, car tous les quatre y ont réalisé leur première recherche anthropologique.

Si l'intégration de ces nouveaux professeurs fit éclater les limites territoriales définies, elle suscita aussi des modifications dans les approches et dans les thématiques de recherche. Tremblay ayant été formé à l'école fonctionnaliste, qui dominait alors l'anthropologie, il développa des thématiques associées à cette perspective, comme la désorganisation sociale, l'épidémiologie des maladies mentales, l'anthropologie appliquée, l'impact des changements technologiques, l'acculturation, les comportements des salariés. Ces thématiques demeurent toujours d'actualité, mais le fonctionnalisme a perdu beaucoup d'adeptes. Même Tremblay se définit aujourd'hui comme systémiste. De fait, la popularité du structuralisme dans les années 60, puis celle du néo-marxisme autour des années 70 ont eu plus d'écho auprès des jeunes professeurs qui, dans la majorité des cas, s'y sont initiés à l'occasion de leur doctorat et ont transmis l'une ou l'autre approche dans leur enseignement ou dans leurs recherches traitant tantôt des clivages sociaux, dont ceux associés à l'âge, aux classes et à l'ethnicité, du développement, de l'identité et de l'organisation sociale, tantôt des forces productives, de la symbolique et de la question féminine. Il en résulta quelques tensions qui, à la fin des années 70, sont même devenues la marque de commerce de ce département, contrairement à ce qui s'est passé aux départements de Montréal et de McGill où les contestations des années 70 n'ont pas généré des changements majeurs dans la composition du corps professoral, mais quelques modifications témoignant d'une sensibilité à des préoccupations nouvelles.

De fait, les départements de Montréal et de McGill, limités dans leur expansion — dès 1974, McGill et Montréal connurent des baisses d'effectifs consécutives aux inscriptions de plus en plus importantes à Concordia et à Laval au premier cycle — et déjà marqués par les choix effectués dans les années 60 furent moins perturbés par ces contestations même si elles y eurent parfois des échos importants, comme nous l'avons signalé pour Montréal. Il est difficile d'établir une liaison quelconque entre ces contestations et les débuts de l'enseignement de l'anthropologie à l'université Concordia. Chose certaine, l'anthropologie s'y est manifestée à cette période autour d'un nombre restreint de professeurs — c'est toujours le cas — spécialisés en anthropologie sociale et culturelle, auxquels se joignent des chargés de cours. Ces professeurs, tout comme ceux de McGill, proviennent de l'extérieur du Québec et leurs champs d'intérêt sont l'Afrique (Normand Klein et Chantal Collard), les Antilles (Pieter De Vries), les autochtones du Canada (Dominique Legros) et leurs champs de spécialisation : le développement, la parenté, l'organisation sociale, les rituels, l'art et la symbolique. L'anthropologie à l'université Concordia se limite à 18 cours de premier cycle, contrairement à Montréal, McGill et Laval où les premiers cycles comportent un nombre important de cours (voir Bariteau 1987). Dans ces dernières universités, des diplômes de maîtrise et de doctorat sont décernés depuis les années 60 à la suite d'un mémoire pour la maîtrise et d'une thèse pour le doctorat. À l'université Laval, on peut aussi obtenir une maîtrise après avoir réalisé un rapport de stage et un essai.

Jusqu'au tournant des années 80, l'insertion « sociale » de l'anthropologie au Québec s'est quasi uniquement réalisée grâce au réseau universitaire. Elle s'est colorée quelque peu sous l'effet conjoint des contestations étudiantes des années 68 et des revendications nationalistes de l'époque, en particulier au sein des universités francophones où la majorité des professeurs actuellement en poste proviennent du Québec et ont été plus ou moins liés aux contestations du temps. Cette implication a contribué à cimenter les bases de la pratique anthropologique au Québec et à façonner ainsi à la fois ses contours, ses champs d'intérêt et ses aires culturelles comme à l'orienter vers la pratique et le marché du travail.

L'anthropologie au Québec n'a été associée à la dimension muséale que fort brièvement. Cette situation n'est pas totalement indépendante de l'importance prépondérante dans le circuit universitaire de l'anthropologie sociale et culturelle. De fait, ce n'est qu'aux universités de Montréal et de McGill qu'existe un certain intérêt pour des domaines qui débordent ceux de l'anthropologie sociale et culturelle avec des effectifs réduits et des ressources limitées. À l'intérieur de l'anthropologie sociale et culturelle, des points forts ressortent. Aux universités Laval et McGill, l'étude du changement social dans les sociétés en développement, l'intérêt pour l'urbanisation, l'anthropologie médicale, le symbolisme, l'ethnicité et la théorie sont de loin des préoccupations majeures. À l'université de Montréal, ces thèmes sont également traités mais avec une moins forte concentration d'effectifs. Par contre, on y enseigne l'ethnomusicologie, l'ethnohistoire, l'anthropologie visuelle et l'ethnopsychologie. À l'université Concordia, l'art, les traditions orales et la religion reçoivent une attention particulière. La religion est aussi fort bien représentée aux universités Laval et McGill. Enfin, dans chaque université la méthodologie et le terrain occupent une place sûre.

Ces champs d'intérêt débouchent sur des objets d'étude mieux circonscrits tant sur le plan des lieux que des angles d'approche. Un regard sur les lieux privilégiés montre une nette concentration en Amérique du Nord, dans les Caraïbes et en Afrique, les autres lieux présentant un intérêt marqué étant l'Amérique latine, l'Asie et l'Inde. À l'intérieur des cinq premiers, il existe des spécialisations plus fines. Ainsi, les Inuit, les Amérindiens et les francophones du Québec sont les groupes les plus étudiés en Amérique du Nord. Les universitaires francophones s'intéressent aux Antilles françaises, les anglophones aux Antilles anglaises. L'Amérique centrale attire plus de chercheurs que l'Amérique du Sud. L'Afrique est aussi partagée selon le critère linguistique tandis qu'en Asie, les zones géographiques sont à la base des divisions.

En jumelant les lieux et les champs, des spécificités apparaissent. L'une d'elles est sans contredit l'étude des sociétés paysannes dans les cinq principaux lieux identifiés. Cette étude se conjugue d'ailleurs à celle du changement socio-culturel. L'analyse des représentations symboliques offre une moins grande diversité des lieux d'intérêt. Il en est de même pour les clivages sociaux et la santé. En d'autres termes, l'insertion « sociale » de l'anthropologie au Québec, à cause du lieu où elle s'est réalisée, l'université, n'a pas été sans réfléchir les pratiques qui s'y déploient et les orientations alors prises. Le milieu même dans lequel cette insertion s'est concrétisée a aussi eu des répercussions sur la pratique des anthropologues. Ils sont devenus des professeurs invités à transmettre leur savoir, à le développer par des recherches et à former de futurs anthropologues. Dans chacune des trois principales universités, ce processus s'est poursuivi tant et aussi longtemps que les inscriptions aux divers programmes demeurèrent en hausse, soit jusqu'en 1978 environ.

Vue sous cet angle, la pratique des anthropologues au Québec a été intimement associée à la transmission du savoir et à sa création. Lorsque création il y eut par des recherches, celle-ci fut aussi marquée par la formation de futurs chercheurs. Pas nécessairement en vue de répondre à des interrogations scientifiques ou d'amasser des informations sur des sociétés en mutation. Ni de chercher à répondre à des problèmes précis même si ce fut le cas à l'occasion²¹. Il en découla un savoir davantage théorique orienté vers la formation, sans lien organique avec les populations concernées mais parfois

²¹ Nous pensons en particulier au Rapport Hawthorn-Tremblay sur la situation contemporaine des Indiens du Canada produit en 1967 et au McGill Cree Project réalisé en liaison avec le développement de la Baie de James au Québec. Voir Price (1987).

développé autour de problèmes concrets. Ce savoir est transmis dans des programmes divers, des colloques d'associations et des revues savantes produites au Québec : *Recherches amérindiennes*, *Anthropologie et Sociétés*, *Études Inuit Studies*. C'est ainsi qu'entre 1960 et 1979, environ 600 étudiants ont obtenu un baccalauréat²² en anthropologie, 268 une maîtrise et 39 un doctorat (voir le tableau 1). Ce dernier chiffre ne comprend évidemment pas ceux et celles qui ont fait leurs études doctorales à l'extérieur du Québec avant de devenir professeurs dans l'une des universités du Québec. Quant aux participations à des colloques et aux publications, en dépit du caractère international des points d'intérêt propres aux anthropologues du Québec, elles demeurent fortement concentrées au sein des organismes du milieu et semblent n'avoir guère d'impact sur l'anthropologie internationale, selon Maranda (1983), même si certains y rayonnent.

TABLEAU 1

Nombre de diplômés à la maîtrise et au doctorat par université
avant 1980 et de 1980 à 1986

	<i>Maîtrise</i>			<i>PhD</i>		
	<i>Avant 1980</i>	<i>1980-86</i>	<i>Total</i>	<i>Avant 1980</i>	<i>1980-86</i>	<i>Total</i>
Université de Montréal	152	90	242	10	9	19
Université McGill	46	29	75	26	21	47
Université Laval	70	62	132	3	10	13
Total	268	181	449	39	40	70

* Données recueillies par Josée Thivierge auprès des directions de programme.

☐ Les défis actuels de l'anthropologie au Québec

Malgré les développements de l'anthropologie suite à son institutionnalisation, le nombre de professionnels qui œuvrent en anthropologie au Québec demeure inférieur à celui qu'on retrouve aux États-Unis et au Canada. En 1983, on comptait un professionnel anthropologue par 100 000 habitants au Québec comparativement à 1,9 aux États-Unis et 2,2 au Canada (Price 1987). Reflet à la fois des modalités de l'insertion de l'anthropologie au Québec, du faible intérêt suscité par cette discipline hors du milieu universitaire et de la propension des anthropologues francophones, comme l'a souligné Maranda, à « s'aligner sur les besoins des masses (plutôt) que sur ceux des autorités politiques » (Maranda 1983: 136), cette situation n'a guère changé depuis. Aussi, doit-on lire le plafonnement des inscriptions au tournant des années 80 comme une

²² Un baccalauréat s'obtient après trois années d'université à la suite d'une formation collégiale de deux ans après des études secondaires.

conséquence des difficultés de l'insertion « sociale » des diplômés en anthropologie, en particulier les détenteurs d'un baccalauréat, voire d'une maîtrise²³.

À ce moment-là, tant dans les universités que dans les cégeps²⁴, la majorité des postes en anthropologie était comblée et l'âge des détenteurs ne laissait guère présager des renouvellements rapides. Bon nombre de ces postes sont occupés par des diplômés des universités McGill et de Montréal, ce qui est vrai surtout pour les titulaires d'un doctorat (voir le tableau 2). Toutefois, les diplômés de l'université de Montréal ont eu le plus d'opportunité d'emploi dans le circuit universitaire québécois, ceux de l'université McGill ont plutôt contribué à combler les postes en milieu universitaire canadien, voire américain. Dans les cégeps, les diplômés des trois grandes universités occupent de façon assez égale les postes disponibles.

TABLEAU 2

Lieux d'emploi connu des titulaires d'un doctorat par université
avant 1980 et de 1980 à 1986*

	<i>Université de Montréal</i>		<i>Université McGill</i>		<i>Université Laval</i>	
	<i>Avant 1980</i>	<i>1980-86</i>	<i>Avant 1980</i>	<i>1980-86</i>	<i>Avant 1980</i>	<i>1980-86</i>
Enseignement	7	6	1	1	20	1
Études post-doctorales	-	-	-	-	-	3
Fonction publique	-	1	1	1	-	-
Services	2	-	-	3	-	1
Entreprise privée	-	-	-	-	-	3
Administration	-	-	-	1	-	-
Contractuel	-	-	-	1	1	-
Divers	1	1	-	1	5	2
Total	10	9	3	10	26	21
Nombre total d'étudiants	10	8	2	8	26	10

* Données recueillies par Josée Thivierge auprès des directions des départements.

²³ Dans l'un et l'autre cas, il est assez rare qu'ils travaillent comme anthropologues. Ce phénomène n'est pas unique au Québec. On le retrouve aussi au Canada et il touche d'autres disciplines comme la sociologie et la science politique (voir Price 1987 et Conseil des universités 1988).

²⁴ Le cégep est un collège d'enseignement général et professionnel qui se situe entre le secondaire et l'université.

Depuis 1980, on assiste à une diversification des lieux d'activité après l'obtention d'un doctorat. Alors que 75% des détenteurs d'un doctorat se sont retrouvés dans l'enseignement avant 1980, ce n'est que le tiers des diplômés entre 1980 et 1986 qui ont suivi cette filière. Des changements de profil semblent aussi s'exprimer chez les diplômés de maîtrise. C'est du moins ce que révèlent les données compilées à l'université Laval²⁵. On y note une augmentation de ceux-ci aux études doctorales et une plus grande percée dans des lieux nouveaux de pratique tels ceux associés aux services de toutes sortes²⁶.

Le plafonnement des inscriptions à certains programmes comme les modifications du profil d'emploi des diplômés, deux faits connus dans les milieux concernés par les étudiants et les professeurs, ont eu des échos importants. Dans le milieu universitaire québécois, les programmes d'étude sont fréquentés à la maîtrise comme au doctorat en fonction des débouchés qu'ils offrent, ce qui est moins le cas au baccalauréat spécialisé même si, pour bon nombre d'étudiants, leur « employabilité » constitue un critère discriminant dans le cheminement scolaire²⁷. Si ces programmes connaissent des baisses de fréquentation, il en résulte souvent un questionnement dans l'affectation de postes d'enseignants puisque ceux-ci sont décernés en fonction du nombre d'étudiants inscrits.

Cette réflexion se poursuit de façon différente dans les trois universités offrant des programmes aux trois cycles : baccalauréat, maîtrise et doctorat. À l'université McGill, depuis 1978, les inscriptions en anthropologie demeurent stagnantes. Aussi, peu de postes ont été attribués et les professeurs ont été incités à multiplier les cours de formation générale dans d'autres programmes. À l'université de Montréal, l'approche fut différente. Devant les baisses d'effectifs étudiants, on a assoupli les critères d'admission aux divers programmes de baccalauréat²⁸. La conséquence fut une recrudescence des inscriptions et la création de nouveaux postes de professeurs. À l'université Laval, diverses stratégies furent imaginées (assouplissement des critères d'admission, publicité, maîtrise avec stage, cours de service, etc.) sans autre résultat qu'une certaine stabilité après les baisses majeures autour des années 80, ce qui incita des administrateurs à vouloir affecter certains professeurs à d'autres programmes. Il en découla une crise majeure au département d'anthropologie.

En d'autres termes, les baisses dans les inscriptions ont engendré des interrogations nouvelles. Elles ont débordé les préoccupations de sécurité d'emploi chez les professeurs dès lors qu'il fut démontré par Simonis (1982) que les diplômés en anthropologie considéraient leur formation inadéquate sur le plan de la maîtrise d'un savoir-faire pour répondre aux attentes concrètes du marché du travail. Cette recherche et d'autres du même genre en sciences sociales, en particulier celle de Langlois (1983), tout comme les limites des ouvertures de postes au sein du réseau éducatif ont contribué à interroger les orientations des programmes offerts et les fondements de la formation assurée par ceux-ci.

²⁵ Aux universités McGill et de Montréal, ces données n'étaient pas disponibles.

²⁶ Avant 1980, 40% des diplômés à la maîtrise se sont retrouvés dans l'enseignement; il n'y en a que 5% après cette date. Toujours avant 1980, 23% de ceux-ci œuvrent dans les services, alors qu'il y en a 36% après 1980. Ces données proviennent d'une compilation effectuée au département d'anthropologie de l'université Laval.

²⁷ Une étude en cours au Conseil des universités a permis de mettre en relief que l'intérêt de la matière enseignée prédomine dans le choix des étudiants pour un programme de baccalauréat en sciences sociales mais que, dès qu'ils se retrouvent sur le marché du travail, ces mêmes étudiants dénoncent le caractère peu pratique de la formation reçue.

²⁸ Le département d'anthropologie est le seul parmi ceux des sciences sociales à cette université qui admet 50% des candidats, les autres ayant une politique plus sélective qui permet d'accepter seulement 30% d'entre eux.

Il s'ensuit des modifications importantes dans chacune des unités concernées qui, de façon globale, ont touché les programmes, le choix des spécialisations, la recherche et les thématiques privilégiées et ce, autant chez les professeurs que chez les étudiants. Nous nous arrêterons sur certains de ces points dans la mesure où ils sont révélateurs des changements qui caractérisent la période actuelle.

Sous l'angle des programmes, certaines modifications visent à accentuer la formation pratique. Aujourd'hui, lorsqu'on analyse ceux du baccalauréat, on est frappé par la présence de plusieurs cours obligatoires de formation technique et méthodologique associés à des exercices visant à familiariser l'étudiant avec les diverses étapes de la réalisation d'une recherche, parfois même — c'est le cas à l'université Laval — avec celles de l'intervention (Bariteau 1987). À la maîtrise, dans chaque département, des efforts furent consentis pour parfaire la formation méthodologique. À l'université McGill, l'étudiant doit témoigner d'une capacité à mener à terme une recherche dans un court laps de temps. À l'université Laval, un programme de maîtrise sans mémoire mais comportant un stage et un essai fut créé afin d'initier les étudiants à des activités de formation en association avec des organismes publics, para-publics ou privés. De plus, le contenu de certains cours obligatoires fut modifié. On insista plus sur la méthode que sur les débats théoriques. Il en fut de même à l'université de Montréal, bien que le contenu des programmes y ait toujours été très poussé sur le plan méthodologique avec des spécialisations dans chacun des domaines privilégiés. Parallèlement à ces modifications, l'encadrement des étudiants à la maîtrise et au doctorat fut plus serré, notamment aux universités McGill et Laval afin de pouvoir concentrer les énergies du corps professoral sur les étudiants les plus prometteurs.

En liaison avec ces modifications, des transformations ont été apportées aux champs de spécialisation de chaque département en tenant compte, dans la mesure du possible, des courants majeurs de l'anthropologie. C'est ainsi qu'en anthropologie sociale et culturelle, l'intérêt marqué pour la problématique du développement s'est enrichi grâce, en particulier, à une ouverture aux thématiques de la condition féminine, de l'identité et de l'anthropologie médicale. Aux universités Laval et de Montréal, ces trois thèmes ont pris de l'importance depuis 1980 alors qu'à l'université McGill ce sont surtout les deux derniers qui ressortent. Toujours dans le domaine de l'anthropologie sociale et culturelle, le champ de la sémiotique, associé tantôt à l'un ou l'autre des thèmes précédemment identifiés, tantôt à une tentative de définir une nouvelle anthropologie (Maranda 1983), est devenu aux universités McGill et Laval un axe important de recherche et de réflexion. Dans les autres domaines de l'anthropologie, il n'y eut guère de changements aussi marquants. La suggestion de Salisbury en 1976 visant à favoriser l'essor de l'archéologie en associant à cette fin les ressources professorales des universités de Montréal et McGill n'a pas donné les fruits attendus. Il y eut un renforcement de ce domaine à l'université de Montréal mais ce fut au détriment d'une spécialisation en anthropologie biologique qui, jusqu'aux années 80, avait contribué à la réputation internationale de ce département.

L'intégration de ces nouvelles thématiques a eu des implications sur la présentation des champs de spécialisation de chaque département. L'exercice le plus soutenu a été mené à l'université Laval, principalement en vue d'identifier, avec le concours de divers organismes extérieurs au milieu universitaire, les thématiques les plus prometteuses dans le domaine de la recherche. Il a débouché sur des regroupements divers dont six ont été mis en relief : la question ethnique et l'identité culturelle, la condition féminine, la parenté, les classes sociales en milieu rural, les recherches nordiques et la sémiotique.

L'un de ces thèmes, la parenté, présentement objet de recherches, n'a toutefois guère suscité d'intérêt à l'université Laval avant cette date comme dans les autres universités, ce qui demeure assez paradoxal dans la mesure où c'est un thème classique en anthropologie. Quant à l'identification d'un intérêt quelconque à l'égard de ces thèmes en dehors du milieu universitaire, elle a été abandonnée en cours de route²⁹.

En fait, cet exercice a surtout permis d'identifier des convergences sans pour autant générer des regroupements car, lorsqu'il y a regroupement, c'est surtout au travers d'affinités théoriques ou personnelles. En cela, cette démarche a révélé certains points forts de ce département et précisé un peu plus les quatre grands axes de recherche antérieurement reconnus : le développement, les représentations symboliques, les clivages sociaux et la condition féminine. Malgré les énergies consacrées, ces précisions n'ont cependant pas encore été intégrées aux programmes. Aux universités McGill et de Montréal, l'affirmation des points forts étant déjà bien fondue dans les grands axes retenus, les nouvelles thématiques y ont été insérées sans pour autant provoquer d'ajustements majeurs.

L'intérêt manifesté à l'égard de ces nouvelles orientations n'est pas facile à cerner. L'associer uniquement à la conjoncture québécoise des années 80 en anthropologie serait simplifier outre mesure la réalité. Tout au plus peut-on signaler qu'il s'est exprimé à un moment critique, à l'occasion des activités de recherche des professeurs et des étudiants inscrits aux programmes de maîtrise et de doctorat.

Chez les professeurs, les nouveaux thèmes de recherche depuis 1980 ont trait principalement à la condition féminine, à l'ethnicité, aux représentations symboliques, à la santé et à l'anthropologie politique. À l'université Laval par exemple, certains de ces thèmes ont connu un développement majeur. Jusqu'en 1980, une seule recherche avait été menée sur la condition féminine alors qu'une douzaine le furent de 1980 à 1986. Une situation analogue a prévalu concernant l'ethnicité puisque neuf recherches ont été amorcées de 1980 à 1986, mais aucune avant 1980. En anthropologie symbolique, les recherches menées avant 1980 ont doublé en nombre après cette date. Quant à celles effectuées en anthropologie politique, elles sont passées d'une à huit pour les mêmes périodes. L'apparition de ces nouveaux thèmes n'a pas eu d'effets négatifs sur ceux précédemment développés dans la mesure où ils sont demeurés actifs. À l'université de Montréal, on note un intérêt grandissant pour les problèmes d'ethnicité et ceux associés à la santé, les autres thèmes recevant, de 1980 à 1986, une attention similaire à celle de la période antérieure. Quant à l'université McGill, si le champ du développement est demeuré très fort, l'anthropologie symbolique, l'identité et la santé ont connu des développements importants tout comme l'archéologie.

Ces nouvelles orientations ont eu des échos parmi les étudiants dans la mesure où ils sont souvent intégrés aux équipes de recherche des professeurs. Nous n'avons cependant aucune donnée précise pour étayer cette affirmation. Les seuls indicateurs dont nous disposons sont les thèmes des thèses et mémoires produits au cours de chacune de ces périodes. À la maîtrise, certains thèmes nouveaux commencent à percer. C'est le cas de la condition féminine, de l'anthropologie médicale, de l'anthropologie politique à Laval et de l'archéologie à McGill (voir le tableau 3). D'autres connaissent des baisses

²⁹ Récemment, à l'occasion d'une évaluation du programme de baccalauréat, ce volet a été réactivé, ce qui devrait permettre à tout le moins de connaître ce qu'on attend des anthropologues dans certains milieux québécois.

TABEAU 3
Thèmes¹ des mémoires de maîtrise aux universités de Montréal, McGill et Laval avant 1979 et de 1980 à 1986*

Thèmes	Montréal		McGill		Laval		Total		Grand total
	1964-79	1980-86	1964-79	1980-86	1962-79	1980-86	1962-79	1980-86	
Anthropologie économique ²	34	9	13	11	20	19	67	39	106
Anthropologie politique	17	8	8	3	10	16	35	27	62
Ethnologie	23	2	9	2	10	6	42	10	52
Archéologie	20	20		8			20	28	48
Anthropologie physique	16	10			2	4	18	14	32
Parenté	8	3	1	1	9		18	4	22
Santé	2	8		2	1	7	4	17	21
Condition féminine	4	7	1	1	1	5	6	13	19
Ideologie	3	4	2	2	4	3	9	9	18
Linguistique	9	4	1		2	2	12	6	18
Culture matérielle	5	2	1	1	3	3	9	6	15
Territorialité	4	2	1	1	5	3	10	3	13
Migration	3	2	2		2	2	7	4	11
Genre	2	2	3		1	4	4	6	10
Religion	3	3			3	1	6	4	10
Ethnohistoire		3	1		4		5	3	8
Mythologie	4	1	1		2		7	1	8
Identité		1	2	2	1	1	3	4	7
Socialisation	2		2		3		5	2	7
Ethnoscience	2		1		2	2	5	2	7
Epistémologie	2			1	3		5	2	7
Gérontologie		1				5	6	6	6
Ethnicité	1	2	1		1	2	2	4	6
Sémiotique				1		4	1	5	6
Anthropologie visuelle	2		1	1	1	4	2	3	5
Muséologie	2	2	1	1		1	1	3	4
Acculturation	2		1				3	3	3
Ethnomusicologie	1				2		3	3	3
Pasteurs	1			2		1			3
Autres	7	1	1		1		9	1	10

* Données compilées par Josée Thivierge à partir des informations fournies par les directions de département.

1 Pour les fins de ce tableau, nous avons retenu les thèmes ayant reçu trois mentions et plus, celles-ci provenant des descripteurs des titres des mémoires. Le nombre des thèmes retenus dépasse celui des mémoires puisque certains touchent à deux thèmes. Aussi ne faut-il pas mettre ce tableau en relation avec le tableau 1.

2 Le thème du développement et du changement social est compris dans ceux de l'anthropologie économique et politique. C'est d'ailleurs sous l'appellation « anthropologie économique » qu'ont été intégrés les mémoires traitant de la paysannerie.

d'intérêt : l'ethnologie et l'anthropologie économique à l'université de Montréal, l'anthropologie politique aux universités de Montréal et McGill et la linguistique à l'université de Montréal. Un des thèmes antérieurement très populaires dans les trois universités durant les années 70, soit l'étude des transformations en milieu agricole sous l'angle de la décomposition de la paysannerie aux universités de Montréal et Laval ou sous l'angle du changement social à l'université McGill, jouit maintenant d'un intérêt mitigé, surtout à l'université de Montréal, après avoir été au cœur des préoccupations de plusieurs jeunes chercheurs qui avaient alors centré leurs recherches sur la société québécoise francophone.

Si, à la maîtrise, les thèmes de l'identité et de l'ethnicité ne s'expriment pas encore avec vigueur, il en est de même au doctorat (voir le tableau 4). D'ailleurs, à ce niveau, aucun des nouveaux thèmes ne s'affirme clairement. Ce sont plutôt des thèmes fortement développés à l'université McGill, soit ceux associés au développement et au changement social, qui semblent en perte de vitesse lorsqu'on établit une comparaison entre les deux périodes retenues alors que ce sont autour de ceux-là qu'ont été réalisées des études doctorales à l'université Laval.

Le dépôt des mémoires et des thèses en cours de rédaction modifiera d'ici peu ce portrait d'ensemble en accentuant l'importance des nouveaux thèmes développés par les professeurs. Toutefois, au-delà des tendances nouvelles qui s'affirment, d'autres phénomènes ressortent de l'analyse des recherches présentement menées par les professeurs et les étudiants. L'un d'eux, de loin le plus important, est certes une propension de plus en plus grande à réaliser des recherches auprès des diverses populations du Québec. Moins apparent chez les professeurs sauf ceux de l'université Laval, il constitue néanmoins un trait important des années 80-86 découlant en grande partie des politiques de subvention à la recherche. En 1976, Salisbury avait déjà signalé que les recherches en cours à cette époque à l'université McGill se réalisaient de plus en plus au Québec contrairement à celles des années 70. Depuis, avec les projets d'Attwood en association avec Salzman et Leavitt pour l'étude des coopératives aux Indes et ceux de Galaty et Lock sur les sociétés pastorales de l'Afrique de l'Est, le tir a été légèrement corrigé. À l'université de Montréal, 13 des 27 activités de recherche actuellement menées par les professeurs ont des populations du Québec comme cible (Inuit, Amérindiens, francophones, autres groupes ethniques). À l'université Concordia, 4 activités de recherche sur 6 actuellement en cours sont réalisées au Québec. C'est toutefois à l'université Laval que l'axe québécois est le plus manifeste. De 1980 à 1986, 54 des 79 activités de recherche ont été basées au Québec, ce qui correspond à la proportion qui prévalait antérieurement puisqu'avant 1980, sur les 25 activités de recherche, seulement 7 étaient menées à l'extérieur du Québec. Malgré ce fait, le nombre de recherches hors Québec demeure important à cette université. Les recherches de Breton et Labrecque au Mexique, respectivement auprès des pêcheurs et des femmes, celles de Dagenais sur la situation des femmes en Guadeloupe, celles de Maranda et de Schwimmer auprès des sociétés indo-pacifiques comme celles de Genest en Afrique et de Chalifoux en Guyanne française font contrepoids aux études portant sur les populations du Québec. Néanmoins, à cette université comme dans les trois autres, les recherches poursuivies à l'extérieur du Québec ont diminué en proportion comparativement à la situation qui prévalait lors de la création des départements.

Lorsqu'on scrute la production des étudiants à la maîtrise et au doctorat, les tendances précédemment identifiées chez les professeurs ressortent avec plus d'acuité, car plusieurs d'entre eux ont réalisé leur recherche sans être liés à un projet subventionné. À la maîtrise, avant 1980, 50% (109/217) des mémoires déposés ont traité de populations du Québec alors que 66% le font (86/133) après 1980 (voir le tableau 5). Cette concen-

TABLEAU 4

Thèmes¹ des thèses de doctorat aux universités de Montréal, McGill et Laval avant 1979 et de 1980 à 1986*

Thèmes ²	Montréal		McGill		Laval		Total		Grand total
	1972-79	1980-86	1968-79	1980-86	1971-79	1980-86	1968-79	1980-86	
	Anthropologie économique ³	1	1	11	6		5	13	
Anthropologie politique	2	1	9	1		2	11	4	15
Ethnologie	1		4	3			5	3	8
Ethnicité	1	1	3	1		1	4	3	7
Idéologie	3	1	1	1		1	4	3	7
Santé		1		3	1	1	1	5	6
Religion			2	3			2	3	5
Linguistique	1	2	1			1	2	3	5
Anthropologie physique	4	1					4	1	5
Migration			1	3			1	3	4
Territorialité	1	1		1			1	2	3
Genre		2		1			1	3	3

* Données compilées par Josée Thivierge à partir des informations fournies par les directions de département.

1 La compilation a été réalisée sur la même base que celle du tableau 3.

2 Les autres thèmes mentionnés sont la parenté (2), la culture matérielle (1), l'archéologie (2), l'urbanisation (1), la socialisation (1), l'identité (1), l'ethno-histoire (1), l'ethnomusicologie (2), l'épistémologie (2), l'anthropologie cognitive (1) et la théorie des graphes (1).

3 Les thèmes du développement et du changement social se retrouvent sous ceux de l'anthropologie économique et politique.

TABLEAU 5

Lieux¹ de réalisation des recherches des étudiants pour l'obtention d'une maîtrise avant 1980 et de 1980 à 1986 selon les universités *

Lieux	Montréal		McGill		Laval		Total		Grand total
	1964-79	1980-86	1964-79	1980-86	1962-79	1980-86	1962-79	1980-86	
	Québec	52	34	20	10	37	42	109	
- Inuit	8	3	1	3	10	5	19	11	30
- Amérindiens	14	8	8	6	7	8	29	22	51
- Autres	30	23	11	1	20	29	61	53	114
Amérique du Nord	5	4	3	2	3	1	11	7	18
Afrique	11	1	3	3	13	1	27	5	32
Antilles	22	5	2				24	5	29
Amérique du Sud	9	1	5	2	4	1	18	4	22
Amérique latine	1	8	4		5	2	10	10	20
Europe	1	2			1	1	2	3	5
Moyen-Orient	1	3	3	1			4	4	8
Asie	5	2	1	5	1		7	7	14
Autres	5					1	5	1	6

* Données compilées par Josée Thivierge à partir des informations fournies par les directions de département.

¹ Certains mémoires n'ont pas de population cible car ils sont d'ordre théorique. Aussi, le nombre total diffère-t-il du nombre total des mémoires réalisés.

tration dérive en grande partie de l'abandon de projets de recherche dans certaines régions³⁰ (l'Afrique, les Antilles et l'Amérique), projets qui ont attiré plusieurs jeunes anthropologues québécois avant 1970 et ce, principalement à l'université de Montréal et, d'une moindre façon, à l'université Laval pour l'Afrique. À ces deux universités, avant les années 70, les recherches dans ces trois régions ont été au cœur des activités de formation. Ce n'est qu'ultérieurement que l'intérêt pour des recherches sur des populations du Québec, notamment les francophones, ont connu un essor majeur en liaison avec le thème de la décomposition de la paysannerie à une époque où, sous l'impulsion de la Révolution tranquille, la modernisation était au cœur des débats politiques. Depuis 1980, seulement deux nouvelles régions semblent susciter un intérêt. Il s'agit de l'Amérique latine et de l'Asie, respectivement aux universités de Montréal et McGill. Par contre, à cette dernière université, l'intérêt pour le Québec, exception faite des mémoires traitant des Inuit ou des Amérindiens, est nettement en perte de vitesse. Au doctorat, même si le nombre des thèses produites invite à la prudence, on trouve avant 1980 une proportion analogue à celle de la maîtrise, soit 50% (19/39) (voir le tableau 6). Par contre, après 1980, il y a une inversion par rapport à la maîtrise puisque seulement 40% des thèses déposées ont une population du Québec comme objet. L'Afrique, dans ce cas-ci, semble être devenue un terrain de prédilection. Cette inversion annonce-t-elle un nouveau modèle dont la caractéristique serait la réalisation d'un premier terrain auprès des populations du Québec et d'un second à l'extérieur? Les données dont nous disposons incitent à penser ainsi mais avec beaucoup de réserve, dans la mesure où l'augmentation de l'intérêt en faveur d'études doctorales sur des populations autres que celles du Québec tient en partie à la présence de plus en plus grande d'étudiants étrangers qui réalisent des études doctorales au Québec. À l'université Laval, 40% des étudiants inscrits au doctorat ces dernières années sont étrangers.

À la lumière de ces informations, force est de constater que les populations du Québec sont au centre des activités de recherche en anthropologie et que le thème du développement ainsi que ceux, depuis peu, de la condition féminine, de la santé, de l'organisation sociale et des études ethniques constituent les points d'ancrage les plus solides. Le contenu des diverses revues produites au Québec comme les publications des anthropologues dans les revues *Culture* et *Anthropologica* confirment ces tendances. De toutes ces revues, *Anthropologie et Sociétés* demeure de loin, par la variété de ses publications depuis onze ans, celle qui reflète le plus l'éclatement et, fort probablement aussi, la richesse et l'originalité de la production de l'anthropologie au Québec tout en demeurant à la frontière des débats contemporains qui traversent cette discipline et en faisant écho aux recherches effectuées en dehors du Québec. Sous cet angle précis, toutefois, la production de ces revues est davantage centrée sur le Québec dans la mesure où il existe d'autres circuits de diffusion auxquels ont accès les anthropologues du Québec pour publier les résultats de leurs travaux lorsqu'ils concernent notamment l'Afrique et l'Amérique latine.

Ces points forts demeurent néanmoins toujours associés à la voie universitaire. Depuis 1980, il n'y a guère eu de changement car, en dehors de ce milieu, l'anthropologie pratiquée au Québec demeure peu visible. De fait, il y a plus d'anthropologues titulaires d'un doctorat dans d'autres départements universitaires – à l'université de Montréal, on en compte 12 – que dans l'ensemble des autres institutions. Cette tendance est cependant en voie de changement. Des anthropologues sont de plus en plus recherchés pour œuvrer au sein d'organismes non gouvernementaux (ONG) pour l'aide aux pays en voie

³⁰ 33% (69/217) des mémoires ont traité de l'Afrique, des Antilles et de l'Amérique du Sud avant 1980 et seulement 10% (14/133) depuis.

TABLEAU 6

Lieux de réalisation des recherches des étudiants pour l'obtention d'un doctorat avant 1980 et de 1980 à 1986 selon les universités*

Lieux	Montréal		McGill		Laval		Total		Grand total
	1964-79	1980-86	1962-79	1980-86	1964-79	1980-86	1962-79	1980-86	
	Québec	3	2	15	5	1	7	19	
- Inuit			11				11		11
- Amérindiens			1	3			1	3	4
- Autres	3	2	3	2	1	7	7	11	18
Amérique du Nord	1		3	4			4	4	8
Afrique		4	3	1	1	3	4	8	12
Antilles		1	2	2			2	3	5
Amérique du Sud			4	1			4	1	5
Amérique latine		2	1	1			1	3	4
Europe			1	1			1	1	2
Moyen-Orient		1					1	1	1
Asie		1					2	1	3
Autres			2	2			2	2	2

* Données compilées par José Thivierge à partir des informations fournies par les directions de département.

de développement, pour s'intégrer à des équipes de recherche dans le domaine de la santé, de la sécurité au travail et de la culture ou pour réaliser des recherches pour le compte d'organismes autochtones, d'agences gouvernementales et de corps intermédiaires. Ces anthropologues, tout comme ceux qui, avec une maîtrise, œuvrent au sein d'organismes divers (institutions publiques, associations, etc.), sont en quelque sorte des pionniers car, par leurs activités, ils contribuent à élargir les lieux de pratique. La production de ces anthropologues n'est guère connue car il n'y a pas de liaison forte entre eux, encore moins entre eux et le monde universitaire. Un colloque tenu récemment à l'université Laval à l'occasion du dixième anniversaire de la revue *Anthropologie et Sociétés* a permis de faire ressortir cette réalité sans pour autant identifier de solutions concrètes à ce problème.

La présence d'anthropologues dans plusieurs nouveaux milieux est un phénomène récent, du moins parmi les titulaires d'un doctorat. Elle débouchera sur des pratiques différentes de celles en milieu universitaire. Déjà, au tournant des années 70, plusieurs titulaires d'une maîtrise ont trouvé des emplois dans ces milieux, entre autres ceux associés à la santé, à la formation et à la recherche dans des organismes divers. Lors d'un colloque tenu en 1981 (voir ACSALF 1982), ils ont souligné les modalités de leur intégration, celles-ci étant souvent liées à la perception qu'avaient les autres professionnels de l'anthropologie et à leur formation pratique. Avec le renforcement de cette présence, sans penser qu'il s'agit là d'une véritable ouverture sociétale à l'anthropologie, on peut estimer que l'interface entre la société québécoise et le milieu universitaire s'accroîtra.

Leur présence, tout comme la collaboration entre des personnes extérieures au monde de l'enseignement et des professeurs, constituent actuellement la principale voie qui favorise la pénétration de l'anthropologie en dehors du monde scolaire. Plus elle prendra de l'importance, moins ce dernier pourra prétendre être toujours le porteur de la discipline au Québec. Chose certaine, cette perspective est présentement à la fois un moyen de susciter des ouvertures de postes et un lieu d'expérimentation comme de création de produits d'avantage appliqués. Ces deux derniers points sont importants. Un nouveau volet de l'anthropologie s'élabore ainsi dans des domaines où son expertise est la plus forte : le développement, le changement social, la santé, l'éducation et la condition féminine. Aussi peut-on penser qu'il aura d'ici peu des effets sur la formation grâce à des pressions pour que celle-ci soit réalisée non seulement en fonction d'intérêts disciplinaires et théoriques mais aussi, peut-être surtout, grâce à l'apprentissage d'habiletés et de capacités à traiter des problèmes ayant des incidences concrètes ou à répondre à de telles attentes.

Dans l'enquête effectuée par Simonis (1982), de telles préoccupations étaient déjà manifestes. Dans un proche avenir, elles deviendront déterminantes à un point tel qu'aux trois axes privilégiés par le milieu universitaire pour relancer l'anthropologie, soit le renforcement de la qualité des diplômés, la diversification des champs d'intérêt et la réalisation d'une percée plus importante sur la scène internationale, viendra sûrement s'en ajouter un quatrième : une formation à l'application des connaissances. Cette nouvelle tendance n'est aucunement contradictoire avec les courants majeurs actuels en anthropologie et ne va pas à l'encontre de chacun des autres axes mais elle entraînera des ajustements, car le corps professoral n'a pas été formé pour cela.

☐ Conclusion

La pratique de l'anthropologie au Québec, jusqu'au tournant des années 80, a reflété les modes d'insertion de cette discipline, les intérêts de recherche des pionniers et leur conception du développement de la connaissance. Enracinés en milieu universitaire, ceux-ci ont été rapidement secondés par de jeunes collègues formés, comme eux, dans les grandes universités américaines, britanniques et françaises. À l'époque de la Révolution tranquille et des contestations étudiantes, ils ont construit une anthropologie qui se particularise par les populations étudiées, les thèmes abordés et les productions réalisées, tout en demeurant imprégnée des grands débats de la discipline sur la scène internationale. Depuis les années 80, le milieu universitaire a atteint un point de saturation et la pratique de l'anthropologie déborde de plus en plus ce milieu. De nouveaux thèmes ont surgi, les intérêts comme l'origine des étudiants gradués ont changé et le contenu même des débats autour de la pratique de l'anthropologie s'est profondément modifié. Identifier les axes majeurs de cette pratique n'est pas aisé. Nous en avons retenu cinq qui, à nos yeux, ressortent avec plus d'acuité.

Le premier, déjà identifié par Tremblay et Gold (1983), est sans aucun doute la présence d'un nombre important d'anthropologues, d'origine étrangère ou québécoise, formés à l'une ou l'autre des grandes traditions de l'anthropologie. Aucunement le fruit du hasard, cette caractéristique a eu le double avantage de maintenir un contact constant avec les préoccupations qui ont marqué chaque tradition et de favoriser une production originale aux confins de ces traditions qui en réinterroge les fondements parfois de façon inattendue. Chose certaine, cet axe contribue à dynamiser la production anthropologique québécoise, à la rendre perméable aux questions de l'heure et, surtout, sensible aux enjeux actuels.

Le deuxième axe est la faible liaison entre la production anthropologique québécoise et le mouvement nationaliste des années 1970-1980 même si la discipline s'est développée au début de la Révolution tranquille. Peut-on voir là la recherche d'un créneau qui la distingue de la sociologie qui, au Québec, fut fortement imprégnée du mouvement nationaliste? Est-ce le fait que l'anthropologie, peu associée aux mouvements de libération des années 60 à l'échelle internationale, n'a pas développé une telle expertise, exception faite de la critique autour des années 70 des formes diverses d'exploitation et d'assujettissement des populations autochtones et paysannes?

De fait, la pratique de l'anthropologie au Québec fut marquée à ses débuts d'une ouverture sur le monde, du moins jusqu'en 1970. À partir de 1970 jusqu'en 1980 environ, cette pratique s'est manifestée surtout en milieu francophone par l'analyse des effets destructeurs du développement du capitalisme en sol québécois auprès des populations autochtones et de la paysannerie. Aujourd'hui, si celle-ci se maintient, elle est complétée de plus en plus par des études analogues sur des populations différentes: les femmes, les minorités ethniques et des groupes divers en marge de la société québécoise. Ces diverses pratiques particularisent l'anthropologie au Québec et c'est au travers d'elles que celle-ci s'est progressivement affirmée, attirant l'attention sur des réalités parfois négligées. Il s'agit là d'une distinction majeure, le troisième axe.

Par ces intérêts, les travaux des anthropologues ont alimenté et alimentent encore des réflexions au sein de la gauche québécoise sans que ceux-ci y soient associés de façon organique. Les contestations étudiantes des années 70 et l'embauche de professeurs

inspirés par le néo-marxisme n'ont pas été étrangères à cette liaison particulière. À l'intérieur du milieu universitaire, il en résulta des débats théoriques entre marxistes et structuralistes qui ont connu des sommets au tournant des années 80. Depuis, à la faveur d'une remise en valeur de l'histoire sociale, de la sémiotique, des théories de moyenne portée et de l'affirmation de la perspective féministe, les débats se sont émoussés tandis que la gauche québécoise est dans l'expectative. La relation à la gauche, quatrième axe de notre réflexion, explique aussi les difficultés qu'ont les anthropologues à s'intégrer dans l'emploi extra-universitaire.

Le cinquième axe majeur est, de loin, celui de l'emploi des anthropologues. L'anthropologie au Québec, en dépit d'une production impressionnante dans plusieurs revues, est demeurée, jusqu'à tout récemment, enclavée en milieu universitaire. Depuis la fin des années 70, l'insertion dans ce milieu a atteint un point de saturation et provoqué de nouveaux questionnements. Des changements ont déjà pris forme. Ils sont observables dans les modifications apportées aux programmes de formation, dans les nouveaux thèmes de recherche (condition féminine, ethnicité, santé, sémiotique, archéologie), dans les lieux de réalisation de celles-ci, dans l'augmentation du nombre d'étudiants étrangers inscrits à des programmes de maîtrise et de doctorat et dans la percée de diplômés en anthropologie dans de nouveaux milieux de travail. De plus en plus importante, cette percée est l'œuvre, avons-nous signalé, de nouveaux pionniers au développement des expertises souvent sans lien avec le milieu universitaire.

Ces différents axes caractérisent la pratique de l'anthropologie au Québec. Les productions comme les interrogations des anthropologues en sont traversées, à tout le moins fortement imprégnées. Une analyse détaillée de la revue *Anthropologie et Sociétés*, principal carrefour des tendances opposées comme des éclatements divers de cette anthropologie, confirmerait fort probablement l'importance de chacun d'eux. C'est d'ailleurs par cette revue, originale sous plusieurs angles, que ces productions et ces interrogations cherchent à s'affirmer de plus en plus hors du Québec, ce qui peut être une façon de corriger les échos mitigés obtenus sur la scène internationale signalés par Maranda (1983), à tout le moins un autre moyen d'assurer un contact permanent avec l'extérieur.

La pratique de l'anthropologie au Québec, selon les repères utilisés pour la cerner, s'est singularisée sous plusieurs aspects sans pour autant atteindre une spécificité qui inciterait à parler d'une anthropologie québécoise. À vrai dire, il n'y a qu'une pratique dont la principale caractéristique jusqu'à tout récemment fut d'être à la marge de la société québécoise, exception faite du monde de l'éducation et de certains groupes précis, et de la scène internationale mais toujours au cœur de préoccupations qui ont marqué tantôt le Québec, tantôt la discipline de façon générale. Déborder l'une et l'autre marge constitue le plus grand défi des prochaines années dans la mesure où des pressions s'exerceront mais, aussi, dans la mesure où chacun de ces débordements peuvent, à la limite, renvoyer à des solutions opposées. Aussi, pensons-nous que c'est seulement en cherchant à en faire un seul défi que l'anthropologie parviendra au Québec à dessiner des contours inédits. Le coût d'une telle opération ne saurait être l'abandon des spécialisations qui ont pris forme et sens mais plutôt un effort pour mieux les affirmer dans un univers disciplinaire où l'application des connaissances serait tout aussi valorisée que la production d'un savoir.

RÉFÉRENCES

- ACSALF**
1982 *L'intervention sociale. Actes du colloque annuel de l'Association canadienne des sociologues et anthropologues de langue française.* Montréal: Éditions coopératives Albert Saint-Martin.
- BARITEAU C.**
1987 *Analyse des programmes de baccalauréat en anthropologie dans les universités du Québec.* Québec: Conseil des Universités. Document non publié.
- CONSEIL DES UNIVERSITÉS**
1988 *Le secteur des sciences sociales.* Québec: Gouvernement du Québec (à paraître).
- GÉRIN L.**
1898 « L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada »: 138-216, in *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2e série, IV.
- HUGHES E.C.**
1938 *Industry and the Rural System in Quebec.* Toronto: Toronto University Press.
- JUNECK O.**
1937 *Isolated Communities: A Study of a Labrador Fishing Village.* New York: American Book Company.
- LANGLOIS S.**
1983 *Positions sur le marché du travail des diplômés de tous les départements de sociologie et d'anthropologie du Québec de 1975 à 1983.* Université Laval, Département de sociologie.
- MARANDA P.**
1983 « Tradition et position canadiennes: aspect international »: 126-141, in M.A. Tremblay (rédacteur), *Conscience et enquête: l'ethnologie des réalités canadiennes.* Ottawa: Musées Nationaux du Canada.
- MINER H.**
1939 *St-Denis: a French Canadian Parish.* Chicago: The University of Chicago Press.
- PRICE J.A.**
1987 *Applied Anthropology: Canadian Perspectives.* Society of Applied Anthropology of Canada, Department of Anthropology, York University.
- SALISBURY R.**
1976 « Anthropology in Anglophone Québec »: 138-147, in J. Freedman (éd.), *The History of Canadian Anthropology.* Proceedings of the Canadian Ethnology society.
1983 « L'anthropologie appliquée au Canada: problèmes et horizons »: 208-218, in M.A. Tremblay (rédacteur), *Conscience et enquête: l'ethnologie des réalités canadiennes.* Ottawa: Musées Nationaux du Canada.
- SIMONIS Y.**
1982 *Agir sur le marché de l'emploi des anthropologues. Rapport de l'enquête de mai 1981.* Université Laval, Département d'anthropologie.
- TREMBLAY M.A. et G. Gold**
1976 « L'anthropologie dans les universités du Québec: l'émergence d'une discipline »: 7-49, in J. Freedman (éd.), *The History of Canadian Anthropology.* Proceedings of the Canadian Ethnology Society.

- TREMBLAY M.A. et G. Gold
1983 « La formulation de l'anthropologie au Québec »: 52-94, in M.A. Tremblay (rédacteur), *Conscience et enquête: l'ethnologie des réalités canadiennes*. Ottawa: Musées Nationaux du Canada.
- TREMBLAY M.A. et J. Thivierge
1986 « La nature et la portée de l'œuvre amérindienne de Jacques Rousseau », *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2: 163-182.
- TREMBLAY M.A.
1988 *L'anthropologie à l'université Laval: fondements historiques, pratiques académiques, dynamismes d'évolution*. Université Laval, Département d'anthropologie (à paraître).

RÉSUMÉ / ABSTRACT

Axes majeurs et développements récents de l'anthropologie au Québec

L'anthropologie au Québec est issue du milieu universitaire. Formés pour la plupart par les grandes écoles américaines, britanniques et françaises, les anthropologues n'ont guère été associés à l'affirmation du nationalisme québécois. Mais leurs analyses des effets du développement du capitalisme sur les populations autochtones et la paysannerie et celles des pratiques discriminatoires dirigées contre les femmes et les groupes minoritaires ont favorisé leur rapprochement à gauche de l'échiquier politique. La production anthropologique québécoise n'a toutefois pas débordé les frontières même si elle a été constamment marquée par les débats qui ont traversé la discipline. Depuis 1980, l'occupation de nouveaux champs de pratique et la percée sur la scène internationale représentent les principaux défis des anthropologues du Québec.

Anthropology in Québec: Major Orientations and Recent Developments

Anthropology in Québec has developed chiefly within academic circles. Educated principally in American, British and French universities, most anthropologists have been rarely associated with Québec nationalism. However, their analyses of capitalist development in native or peasant populations and discrimination against women and minorities did favour collaboration with the political left. Their published research, though reflecting the major ongoing debates in Anthropology, has attracted little attention internationally. Since 1980, the main challenges facing Québec anthropologists has been to break out from the confines of their academic milieu and to achieve better international recognition.

Claude Bariteau et Serge Genest
Département d'anthropologie
Université Laval
Québec, Canada
G1K 7P4